

Romain Rolland et Marguerite Audoux

Pages inédites du *Journal* de Romain Rolland¹

présentées par Bernard Duchatelet

Présentons d'abord rapidement Marguerite Audoux, née Donquichotte (1863-1937), qui, orpheline de sa mère à trois ans, finalement en garda le nom². Abandonnée par son père, elle fut, avec sa sœur aînée, Madeleine, envoyée à l'âge de 5 ans à l'Hôpital général de la Charité de Bourges, tenu par des religieuses ; à 13 ans elle est placée chez un artisan tailleur, chez qui elle ne resta que neuf mois, s'enfuyant pour revenir à l'orphelinat, qu'elle dut quitter un peu plus tard pour être placée dans une ferme, en Sologne ; elle y sera d'abord bergère, puis servante. En 1881 elle revient chez les religieuses pour un séjour de quelques mois avant d'être envoyée à Paris, où elle retrouve sa sœur, déjà installée, et recherche du travail. Les débuts sont difficiles ; elle exerce le métier de couturière. Elle recueille sa nièce, Yvonne, fille de sa sœur Madeleine, qui la lui abandonne, dans l'hiver 1883, quelques mois après la naissance et qu'elle élèvera. Après une période d'apprentissage, les années passant, elle se met à son compte « couturière à façon ». Autodidacte, bien que durant ses quelques années d'orphelinat, elle ait suivi quelques heures de classe le matin (elle a appris à lire et à écrire, et à coudre !), elle aime lire, elle aime écrire ; dans un petit cahier d'écolier elle note ses souvenirs, ses journées de travail.

En 1900 elle se lie d'amitié avec Jules Iehl, qui en littérature prendra le pseudonyme de Michel Yell ; celui-ci fut d'abord, en 1898, alors jeune étudiant en droit, l'amant d'Yvonne ; mais avec le temps, se rendant compte que celle-ci se prostituait, il rompit avec elle et se confia à Marguerite Audoux, passant des

bras de la nièce à ceux de la tante³. Leur liaison durera jusqu'en 1912. Grâce à son amant Marguerite Audoux fait alors la connaissance de quelques artistes et écrivains : Léon-Paul Fargue, qui fréquentait l'élite intellectuelle du siècle, tant les poètes (Valéry, Schwob, Claudel) que les musiciens (Debussy, Ravel)⁴, Léon Werth, qui, menant une vie de bohème, était alors chroniqueur dans différentes revues, se consacrant à l'écriture et à la critique d'art⁵, Francis Jourdain, décorateur, de sensibilité sociale, qui se spécialisa dans l'ameublement⁶, Charles-Louis Philippe, poète et écrivain, auteur de *La Mère et l'enfant* (1900), *Bubu de Montparnasse* (1901), *Le Père Perdrix* (1902), *Marie Donadieu* (1904)⁷...

Elle publie ici ou là quelques poèmes et un conte. Après la mort de Philippe en 1909, Jourdain, qui connaît la teneur du petit cahier d'écolier (il ne s'agit rien moins que de *Marie-Claire*), finit par décider son auteur à l'éditer. Le roman paraît en octobre 1910 chez Fasquelle, avec une préface très élogieuse d'Octave Mirbeau⁸ ; il obtiendra en décembre le prix « Fémina-Vie heureuse » et connaîtra un grand succès.

Rolland l'a certainement lu dès sa publication, de même qu'il connaissait, sans doute, les neuf contes que Marguerite Audoux venait de publier sous le titre *Le Chaland de la Reine* dans les *Cahiers nivernais et du Centre* de juin-juillet 1910. Il n'ignore pas son œuvre. À preuve dans une lettre à Alphonse de Châteaubriant du 8 février 1911, il présente Henri Bachelin, à l'instar de Charles-Louis Philippe et Marguerite Audoux, comme « un exemple frappant

1. BnF, NAF 26657, p. 11-19. © Bibliothèque nationale de France et Chancellerie des Universités de Paris.

2. Sur Marguerite Audoux on pourra se reporter aux ouvrages de Bernard-Marie Garreau : *Marguerite Audoux, la couturière des lettres*, Tallandier, 1991, *La Famille de Marguerite Audoux*, Presses du Septentrion, 1996, et *Marguerite Audoux, la famille réinventée*, INDIGO & Côté-femmes éditions, 1997 (préface de Serge Duret).

3. Jules Iehl raconta son aventure à André Gide qui en fit le sujet d'un texte court, *Le Récit de Michel* (1972). Michel Yell écrira deux courts ouvrages : *Caüet* (NRF, 1912) et *Le Déserteur* (Gallimard, 1930).

4. Léon-Paul Fargue (1876-1945) publia *Poèmes* en 1912. Amoureux de Paris, il publiera plus tard *Le Piéton de Paris* (1939).

5. Léon Werth (1878-1955). C'est à lui que plus tard Saint Exupéry dédicacça *Le Petit prince*.

6. Francis Jourdain (1876-1958) soutint avec Octave Mirbeau les romanciers issus du peuple, Charles-Louis Philippe et Marguerite Audoux.

7. Louis Philippe, dit Charles-Louis Philippe (1874-1909) était lié d'amitié avec André Gide et Valéry Larbaud.

8. Octave Mirbeau (1848-1917) tient une large place dans son époque. Romancier, connu particulièrement pour *Sébastien Roch* (1890) et le *Journal d'une femme de chambre* (1900), il est aussi l'auteur de nombreux autres romans et de contes, rassemblés plus tard sous le titre de *Contes cruels* (1990). Journaliste, il est un pamphlétaire redoutable, rallié à l'anarchie. Ami des artistes (Monet, Rodin, Pissarro entre autres), il est aussi critique d'art. Membre de l'Académie Goncourt, il essaiera vainement de faire couronner Charles-Louis Philippe, Léon Werth, Marguerite Audoux (elle ne pouvait l'avoir, venant juste d'obtenir le prix Fémina).

de ce don pour le style et ce sens artistique, raffiné, un peu précieux, qu'on trouve dans le peuple de notre vieille France⁹ ». Plus tard, il est vrai, il portera sur elle un jugement plus dur, quand, parlant de Simone Bodève, fille d'ouvriers, il écrit à Louise Cruppi, le 19 novembre de la même année :

Il faut que vous lisiez les romans de Simone Bodève (La Petite Lotte, Clo, Son mari). Voilà les premiers livres vraiment sortis du peuple. Tous les autres, les Marguerite Audoux, etc. sont des truquages. C'est une fille d'ouvriers, qui a longtemps été fleuriste. [...] dans la peinture des milieux ouvriers féminins, quelle puissance, quelle vérité et quel religieux amour de la vérité¹⁰.

Il en parle aussi à Sofia Bertolini à la fin de novembre 1911, lui signalant cette « jeune femme du peuple [...], du peuple de Paris, une fille d'ouvriers, ouvrière elle-même pendant des années dans des ateliers de fleuriste, et qui, maintenant, raconte dans des romans ce qu'elle a vu et vécu ». Ses livres, « mal écrits et sans goût peut-être », sont « d'une puissance de vision incomparable pour le monde ouvrier français féminin, dont nul n'a parlé jusqu'à présent avec une connaissance suffisante¹¹ ». Rolland plaide d'ailleurs la cause de Simone Bodève auprès d'Ollendorff qui reprend en 1912 *La Petite Lotte*, publiée en 1907 chez Bonvalot-Jouve. À la demande de l'éditeur il écrit une préface à *Celles qui travaillent* (1913) et, pour ce faire, il rend visite à l'auteur, qui lui donne de nombreux renseignements sur sa vie¹². Manifestement Rolland préfère la fleuriste à la couturière.

Mirbeau, de son côté, encourage Marguerite Audoux, qui, dès 1911 met en chantier un nouveau livre : *L'Atelier de Marie-Claire*. Mais les difficultés sentimentales personnelles, puis le temps de la guerre la retardent dans son travail. Après s'être chargée de l'éducation de sa nièce, Yvonne, elle s'occupera aussi de son petit-neveu, Paul d'Aubuisson, le fils d'Yvonne, mal mariée. À l'âge de 13 ans, en 1919, il vient s'installer chez sa grand-tante, rue Léopold-Robert ; elle sera pour lui une mère adoptive. Le roman paraîtra finalement en 1920. Il n'obtiendra

pas le même succès que le précédent.

C'est l'époque où, en mars 1921, Rolland travaille aux premières esquisses du début de *L'Âme enchantée : Annette et Sylvie*. Il revient à Simone Bodève à qui il pense quand il imagine le personnage de Sylvie. Il se rappelle l'enfance que raconte *La Petite Lotte* et les confidences de son auteur. Au moment de la mort de Simone Bodève (tombée de son balcon : suicide ou accident ?) il note dans son Journal le 16 avril 1921 : « Je venais de passer ces dernières semaines à lire avec une admiration croissante son roman : *Clo*, qui est le chef-d'œuvre sans rival du roman de la jeune fille du peuple, de la midinette amoureuse de Paris¹³. » Dans le tout premier canevas de la première partie du roman, daté du 16 mars, Annette, qui a découvert qu'elle avait une sœur et se met à sa recherche, découvre qu'elle est « vendeuse dans un magasin ». Diverses notes préparatoires retiennent l'attention. L'une d'entre elles relève les prénoms des personnages de *Clo* ; en tête on lit celui de Delphine, qui sera celui de la mère de Sylvie !

C'est juste le moment aussi où Rolland fait la connaissance de Marguerite Audoux qu'il rencontre le 22 mars chez Édouard Monod-Herzen¹⁴. Il lui rend visite le 25 mars et, quelques jours plus tard, le 6 avril, à sa demande, Marguerite Audoux se rend chez Rolland, tout heureux de lui « faire les honneurs de [s]on jardin¹⁵ ». Rolland, chaque fois, en fait le compte rendu dans son Journal. Ce sont ces pages qui sont ici reproduites. Elles complètent un petit dossier antérieur, publié il y a près de vingt ans¹⁶, qui montrait que ces rencontres, ajoutées à la lecture de *Marie-Claire* et de *L'Atelier de Marie-Claire* avaient aidé le romancier dans la préparation de son roman.

En effet, si l'on regarde les fiches préparatoires d'*Annette et Sylvie*, l'on s'aperçoit que sur la même fiche indiquant les prénoms des personnages de *Clo* Rolland a aussi relevé ceux de *L'Atelier de Marie-Claire*. Au dos d'une autre note, qui trace le portrait physique de Sylvie, on lit ces remarques complémentaires : « mise en apprentissage à 13 ans dans la couture / fait les courses / chez une entrepreneuse pour maison de confections / s'est faite 2 ou 3 fois

9. *L'un et l'autre*, « Cahiers Romain Rolland », n° 26, Paris, Albin Michel, 1983, p. 63.

10. Texte cité par Bernard Duchatelet, *Romain Rolland. La Pensée et l'Action*, Centre d'étude des Correspondances des XIX^e et XX^e siècles (Université de Bretagne Occidentale et CNRS), 1997, p. 351. – Les trois livres indiqués par Rolland se trouvaient dans sa bibliothèque. Voir BnF, site Tolbiac, 8 Z R ROLLAND 5876, 5875, 5877.

11. *Chère Sofia*, « Cahiers Romain Rolland », n° 11, Paris, Albin Michel, 1960, p. 128.

12. Voir Romain Rolland, *De Jean-Christophe à Colas Breugnot*, Paris, Éditions du Salon Carré, 1946, p. 76-80.

13. Texte inédit (BnF, NAF 26657, carnet CXXXIV). © Bibliothèque nationale de France et Chancellerie des Universités de Paris.

14. Édouard Monod-Herzen (1873-1963) était le fils aîné de Gabriel Monod (1844-1912), professeur d'histoire à l'École normale supérieure, un des maîtres de Rolland. Il s'était marié en 1873 avec Olga Herzen (1850-1953), fille d'Alexandre Herzen (1812-1870), aristocrate révolutionnaire réfugié à Londres, qui avait alors confié l'éducation de ses deux filles, principalement de la plus jeune, Olga, à Malwida von Meysenbug (1816-1903). Celle-ci l'emmena plus tard avec elle en Italie. – Artiste décorateur, Édouard Monod-Herzen était spécialiste de gravure sur métal, ciseleur, esthéticien ; il s'intéressait aussi à la psychanalyse, aux rapports de l'art et de l'inconscient. Il est l'auteur de l'avant-propos du premier des « Cahiers Romain Rolland », *Choix de lettres à Malwida von Meysenbug*, Paris, Albin Michel, 1948.

15. Extrait de la lettre de Rolland à Marguerite Audoux du 4 avril 1921, citée dans l'article de Bernard Duchatelet, « À propos de la correspondance Marguerite Audoux – Romain Rolland », *Bulletin des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, n°s 79-80, 2^e trimestre 1996, p. 69-82 (citation, p. 73). Article repris dans *Romain Rolland. La Pensée et l'Action*, op. cit., sous le titre « De Marguerite Audoux à Sylvie », p. 179-189 (citation, p. 182).

16. Voir les références dans la note précédente.

figurante / machine à coudre. Travaux aux pièces¹⁷. » Cette fois-ci la couturière a remplacé la fleuriste. Devenue orpheline à 13 ans, Sylvie fait son apprentissage chez une couturière et quand Annette la retrouve elle travaille dans un atelier de couture¹⁸. Par la suite Sylvie s'occupera beaucoup de son neveu. On aura reconnu quelques similitudes avec Marguerite Audoux. Il en est d'autres. Dans une première rédaction Rolland situait rue Vaneau la maison de couture où travaille Sylvie ; puis il se ravise et ajoute « ou du côté du boulevard du Maine ». Ce sera finalement « boulevard du Maine ». L'atelier de Marie-Claire se situe, lui, « avenue du Maine » ! Dans ce premier jet la sœur de Roger Brissot, le père du fils d'Annette, se prénomait Claire ; reprenant

plus tard son manuscrit, Rolland biffera le prénom pour le remplacer par Adèle. Signalons que dans le volume suivant, *L'Été*, Sylvie alors à la tête d'une maison de couture qui « allait bien¹⁹ » se marie avec un certain Léopold, dont le prénom rappelle le nom de la rue où habitait Marguerite Audoux.

Ainsi, tandis que pour s'aider dans son travail le romancier recherche par la lecture des romans de Simone Bodève à se pénétrer de l'atmosphère dans laquelle vivent « celles qui travaillent », s'offre à lui une nouvelle occasion de mieux connaître ce milieu. Pourquoi ne pas profiter de l'aubaine ? Voici donc les pages du Journal de Rolland qui ont trait aux rencontres des deux écrivains.

22 mars – Chez Édouard Monod-Herzen, fait la connaissance de Marguerite Audoux, qui semble une femme très simple, bonne, timide, déjà assez âgée et souffrante. Elle a une affection particulière pour mon Colas Breugnon. Elle est du Berry, donc un peu ma voisine²⁰.

[...]

25 mars. – Je vais voir Marguerite Audoux qui est ma voisine²¹. Elle habite un très modeste et petit logement, au 6^e, au fond d'un couloir, 10 rue Léopold-Robert (au coin du Boul[ever]d Raspail). Le seul avantage de ce grenier est d'être très clair. Et Marguerite Audoux a besoin de beaucoup de lumière, car elle ne voit pas dans le demi-jour. Sa vue, atteinte depuis longtemps (elle a eu des hémorragies de la rétine²²) est très affaiblie. Malgré les difficultés de la vie, elle est gaie et vaillante. Elle craint si peu la peine qu'après avoir élevé une fille adoptive²³, elle a de nouveau pris la charge d'un fils de sa sœur, un gamin d'une dizaine d'années, qu'elle élève comme son fils. – Elle parle de la fatigue que lui cause le travail : elle se lamente gaiement sur le mal qu'elle a à trouver ses mots.

(On ne s'en douterait pas ! son style est limpide et juste). Elle dit que la première fois qu'elle vit chez Charles-Louis Philippe une page de manuscrit couverte de ratures, elle fut très étonnée : « Mais alors, dit-elle, tout le monde peut écrire ! moi aussi, je peux écrire !! Elle pensait que les écrivains, c'était ceux qui avaient l'art d'écrire sans ratures... Elle s'est juré, bien des fois, après avoir sué sang et eau pour terminer un livre, de ne jamais renouveler ces tourments. Mais un petit démon revient la harceler, l'oblige à reprendre la plume. – Elle était coupeuse ou soit couturière : et c'est Charles-Louis Philippe qui porta le manuscrit de sa Marie-Claire à Mirbeau²⁴. – Elle évoque quelques souvenirs de Charles-Louis Philippe (elle dit toujours, comme tous les amis : « Philippe ») et de ses affreux présents, que sa tendresse a, bien faussement idéalisés. Un récit macabre de la mort de Philippe et de la veillée du corps. Un ami, Fargue, était allé chercher quelques provisions, et avait

17. Voir référence dans les articles cités note 6, respectivement p. 78 et 185.

18. Sur Sylvie couturière, voir *L'Âme enchantée*, Paris, Albin Michel, 1967, p. 33,38-39, 77-78. Rolland note cependant (il n'oublie pas Simone Bodève !) que « Sylvie parla ensuite de la boutique de fleuriste, où elle avait, enfant, assise sous le comptoir, avec les fleurs tombées, tressé ses premiers rêves [...] »

19. *L'Âme enchantée*, op. cit., p. 219. Voir aussi comment « la petite patronne » gère son « personnel », p. 200-201.

20. Marguerite Audoux est née à Sancoins.

21. La rue Léopold-Robert est proche de la rue Boissonnade où habite Rolland.

22. C'est dans l'hiver 1908 que Marguerite Audoux manqua de devenir aveugle à la suite d'une congestion de la rétine.

23. Elle se charge de sa nièce, Yvonne, que sa sœur Madeleine lui a confiée bébé.

24. En réalité, c'est Jourdain (lui-même le raconte dans *Sans remords ni rancune*, Corrèa, 1953, p. 198, et Reyer, dans sa biographie écrit la même version, qu'il affirme détenir de Jourdain lui-même - *Un Cœur pur : Marguerite Audoux*, Grasset, 1942, p. 124). Marguerite Audoux a pu affabuler dans ce qu'elle a relaté à Rolland. (Merci à Bernard-Marie Garreau pour cette précision.)

rapporté une bouteille de Champagne, qu'il débouchait. On voyait aussitôt arriver la vieille Mme Philippe, qui, sur un ton de plaisanterie, disait : « J'ai entendu... J'ai entendu... C'est du Champagne... Donnez m'en, Fargue ! », et s'attablait. – Père, mère et sœur, aussi rapaces que Philippe était généreux, et sans bonté pour lui, quand il allait en vacances chez eux. L'humiliant, le traitant en « minus habens ». – À présent, touchant fort bien ses droits.

Je trouve auprès de Marguerite Audoux (qui est une femme de 50 ans environ, ou davantage) une femme, de dix ou quinze ans moins âgée, qui est couturière comme elle, comme elle passionnée par/pour les livres, et qui lui semble dévouée. (c'est la même qui avait accompagné, l'autre jour, Marguerite Audoux chez Édouard Monod).

Édouard prétend que d'ici peu M^{me} Audoux, n'aura plus que 3 à 4 fr. par jour. Elle ne paraît pourtant nullement préoccupée de l'avenir. Elle a un ton bonhomme, jovial, qui peut être assez rude au besoin avec son petit adopté (elle-même parle de gifles qu'elle lui administre). Elle est la bonne maman grondeuse, qui a la main active et leste. Elle l'habille, elle lui fait ses culottes. Et elle dit qu'elle s'estime bien heureuse de n'avoir plus à livrer son travail, à jour fixe, à des clientes impatientes, et de pouvoir paresser un peu, le matin, dans son lit.

[...]

6 avril. – Marguerite Audoux m'a exprimé le désir de venir voir mon beau jardin de couvent, dont les arbres sont en fleur²⁵. – Elle vient passer une ou deux heures, et me raconter beaucoup de sa vie. – Elle est du Cher, et elle a été petite bergère en Sologne. Mauvaise bergère, dit-elle : elle ne s'occupait guère de ses moutons. Elle avait déjà la passion de la lecture. Elle avait un ami qui n'aimait pas moins lire ; il lui apportait des livres ; et ils passaient la journée, à l'abri des buissons, dévorant chacun sa pâture. Elle chipait tous les livres qu'elle pouvait attraper. Elle se fit plus d'une fois pincer. – À Paris, où elle arriva à l'âge de 18 ans, et où elle fut couturière dans un atelier, avant de l'être (pendant 10 ans) pour son compte, elle continuait de lire et griffonnait, mais sans y attacher d'importance. Un autre de ses amis (elle semble n'en avoir pas manqué) avait des ambitions littéraires ; il lui lisait ses élucubrations ; elle n'était pas satisfaite. « Non, non, ce n'est pas cela, disait-elle, ce n'est pas bon... ». Il répondait, piqué : « Tâche donc d'en faire autant ! » – « Bien sûr que je ferais mieux », affirmait-elle. Elle écrivait. À la fin, l'ami, frappé, lui disait : « Écoute, puisque cela t'intéresse, veux-tu que je t'amène quelqu'un de ton pays, qui se connaît en littérature ? ». Il lui amena Philippe (Charles-Louis). Et tout de suite, ils furent pris l'un par l'autre. On ne comprenait pas l'attraction de Philippe. On disait à Marguerite Audoux : « Comment peut-on aimer un homme aussi laid ? » Et elle répondait : « Je ne vois en lui rien de laid. » (En fait, le disgracié Philippe avait toutes les femmes qu'il voulait. Et il en faisait une consommation insatiable. Sans cesse enflammé pour une nouvelle conquête.) Pour en revenir à Audoux, Philippe admira aussitôt les dons littéraires de cette femme, l'engagea à écrire, et eut sur sa formation une influence décisive. Cependant, elle n'aurait peut-être pas publié, sans une autre influence ; car Philippe et ses amis, dit-elle, ne l'en pressaient pas beaucoup ; leur approbation n'était pas sans un peu d'ironie ; après avoir lu la première partie de Marie-Claire, Philippe qui l'admirait, disait : « Restez-en là. Il n'y a rien de plus à en tirer. » L'homme qui souffla la confiance à Audoux, ce fut Marcel Schwob²⁶. Quand il lut ce qu'elle avait écrit, il lui fit dire qu'elle

25. De son appartement Rolland avait vue sur le jardin d'un couvent proche.

26. Marcel Schwob (1867-1905), écrivain, poète proche des symbolistes, était très introduit dans les milieux littéraires (Valéry, Gide, Renard, Colette...). Il est surtout connu pour *Le Livre de Monelle* (1894), poème en prose qui annonce *Les Nourritures terrestres* de Gide (1897).

continuât d'écrire, sans crainte, qu'elle ne se laissât troubler par rien. Et bien qu'il fût, à ce moment, déjà très souffrant, il vint la voir et monta ses étages. Elle lui en garde une gratitude profonde. Il n'assista pas à son succès. Quand Marie-Claire parut, Schwob était mort. – La première partie de *L'Atelier* fut aussitôt écrite ; la guerre l'interrompit ; Audoux reprit l'œuvre presque terminée, en 1918-9, et pensant qu'elle paraîtrait trop insignifiante après l'effroyable drame de guerre, elle chercha à y introduire un élément un peu plus pathétique, avec la vieille voisine, et le retour au pays. (Je ne trouve pas qu'elle y ait très bien réussi.) Elle a mis dans l'œuvre beaucoup de ses souvenirs d'atelier. La patronne M^{me} Dalignac²⁷ et son mari étaient, dit-elle, à peu près ainsi dans la vie. (Mais dans la suite de la conversation, je vois qu'Audoux supprime dans son roman tous les traits de la vie réelle qui s'écartent de son idéal de douceur et d'harmonie²⁸. La vraie M^{me} Dalignac avait plus de souci de ses intérêts ; et Audoux a mêlé à sa physionomie la sienne propre et ses expériences, quand elle dirigea, à son tour, un atelier : elle ne savait pas plus se défendre contre ses ouvrières que contre ses clientes ; et elle a gardé encore une rancune contre certaines d'entre elles, – notamment contre la dame qui dans *L'Atelier*, se fait faire, la veille du grand Prix, une robe blanche, qui oblige les ouvrières à une nuit de fatigue, – et qu'en fin de compte elle met... dans son placard. Cette dame est revenue, depuis, voir Marguerite Audoux, pour se faire mettre une dédicace sur le volume de Marie-Claire. – Au reste, Audoux réussissait assez bien comme couturière. Elle était coupeuse pour les Annales politiques et littéraires²⁹ (l'Université). – Elle dut laisser son métier à cause de la vue. Elle attribue son mal à l'excès de lecture qu'elle fit dès son enfance ; – comme elle couchait dans une chambre, avec trois autres, elle ne pouvait allumer, et lisait à la clarté de la lune.

Elle me conte les circonstances dramatiques de la mort de Philippe. Philippe, qui avait souffert d'une femme (Marie Donadieu), se vengea (c'est vilain, mais humain) sur une autre qui l'aimait. Elle se nommait Milie³⁰. Il pouvait être très méchant. Il le fut atrocement. Milie souffrait. Elle avait beau lui dire « C'est mal. C'est mal ». Et Audoux le lui disait aussi, lui montrant le dépérissement de Milie. Philippe, pris par une autre passion, exaspéré par Milie qu'il avait prise en grippe, n'en était que plus cruel. Milie mourut. – Philippe sentit alors le mal qu'il avait fait. Il en fut accablé, obsédé. Il fut atteint de la fièvre typhoïde. Il fit appeler Marguerite Audoux. Elle refusa de venir, d'abord, ne croyant pas la maladie grave, et le boudant toujours, pour sa conduite envers Milie. Enfin, comme il la demandait encore, elle vint. Elle le trouva affolé, lui saisissant les mains, l'étreignant lui disant : « Ne me quittez pas ! Ne me quittez pas ! Milie va venir. Milie va m'emmener. » Elle resta auprès de lui, 2 ou 3 jours, jusqu'à ce que le médecin ordonnât qu'on transportât Philippe dans une maison de santé. Pourtant elle retourna y voir Philippe. Il recommença de la saisir par ses vêtements, en pleurant, et la suppliant de rester. La nuit, rentrée chez elle, et couchée, elle rêva qu'elle voyait Milie la tête baissée (« Elle avait, dit-elle, un front de génisse »), et Milie lui dit : « Je viens chercher Philippe. » Elle courut, le lendemain, à la maison de santé. Elle vit Élie Faure qui lui dit : « Il s'est passé cette nuit, quelque chose de très grave... Philippe est perdu. » Elle assista à l'agonie de Philippe qui fut longue et douloureuse. Philippe se défendait, Philippe ne voulait pas mourir. Et Élie Faure, à qui Audoux avait raconté son rêve

27. Rolland parle toujours de M^{me} Dalignan ; chaque fois a été rétabli le véritable nom du personnage : M^{me} Dalignac.

28. Plus tard, le 10 novembre 1939, après avoir écouté à la radio, la lecture de *Marie-Claire*, il écrira à sa sœur : *« C'est très joli, Marguerite Audoux, mais qu'on ne me dise pas que c'est la simple nature ! Cette petite paysanne était née femme de lettres, de goût très sûr, mais fort experte au métier, et très capable de tricher avec la vérité ; pour "faire" plus joli et plus artiste. » (Copie dactylographiée du Fonds Romain Rolland.)

29. *Les Annales politiques et littéraires* est une revue populaire paraissant le dimanche, créée en 1883 par Jules Brisson. C'est à quelques années de l'Exposition de 1900 que Marguerite Audoux y publie ses patrons.

30. Milie (une certaine M^{me} Millerand), qui exerçait le métier de blanchisseuse, fut plusieurs années la compagne de Philippe.

disait : « Voyez donc ! on dirait que quelqu'un le tire par les jambes... ».

Après la mort, Marguerite Audoux continua de se tourmenter pour son ami ; elle voulait savoir par un nouveau rêve si Milie et Philippe s'étaient rejoints et avaient fait la paix ; elle ne pouvait réussir à les revoir. Enfin, après plusieurs mois, elle revit en rêve Milie. Philippe était avec elle. Ils semblaient calmes tous deux. Philippe roulait une cigarette. Milie faisait, je ne sais plus quel acte de la vie familière. Je crois qu'elle avait – ou qu'elle cueillait des fleurs. Audoux lui demanda : « Comment ! où tu es avec Philippe, il y a aussi des fleurs ? C'est donc comme ici ? » et Milie répondit : « Non, il n'y a pas des fleurs comme ici. Mais puisque je te vois et je te parle dans ta vie, je suis aussi dans la vie. »

[Les rêves et le supranaturel intime me semblent jouer un assez grand rôle dans l'esprit de Marguerite Audoux. Elle prétend qu'elle a souvent en rêve, la vue, d'avance, ou le pressentiment de ce qui viendra ou de ce qui se passe au loin.]

La compagne, qui l'a dernièrement conduite chez Édouard Monod, se nomme M^{me} Menet. Elle est, aussi, couturière ; et Audoux ne la connaît que depuis l'an dernier. Elle est venue la voir, après avoir lu L'Atelier, qui l'avait profondément frappée. Elle dit à Audoux qu'elle s'efforçait d'être pareille à M^{me} Dalignac. À quoi Audoux (qui garde un fond de bon sens railleur de notre France du Centre) lui répondit de ne pas trop lui ressembler, si elle ne voulait se ruiner.

[À propos de la patronne de Marguerite Audoux, qui servit de modèle pour M^{me} Dalignac, – elle s'était remariée, et voulut aller faire visite à la tombe de son premier mari. Sur la route, en voiture, le cheval prit peur devant un morceau de papier jeté en travers de la route ; il versa la voiture dans un fossé ; et la malheureuse femme eut le bassin broyé. Elle mourut après trois jours de souffrances. Et Audoux l'entendait crier : « Émile ! (je ne me souviens plus du prénom) Émile ! c'est toi qui a mis ce papier sur le chemin ? »]

La promenade favorite d'Audoux est au cimetière Montparnasse. Elle le préfère au Luxembourg ; elle le trouve aussi joli, aussi plein de verdure et d'oiseaux ; et il y a moins de monde. Elle va s'y asseoir sur un banc. – Elle a toujours vécu aux alentours ; et d'un de ses logements, elle le voyait, la nuit. Quelques mots me laissent même entendre qu'elle croyait peut-être y voir, certaines nuits, au clair de lune, des formes fantomatiques. – Elle a évidemment, malgré son apparence tranquille, bonne femme, et railleuse, – un subconscient fort troublé. Elle ne cache pas qu'elle a, la nuit, une terreur latente. Il lui est impossible de supporter une minute d'obscurité complète. Si elle se lève avec une bougie, et si le hasard fait que la bougie s'éteint, et qu'elle se trouve, même dans ce petit logement qui lui est familier, au milieu des ténèbres, elle tremble de tous ses membres, et elle est affolée. Jusqu'à la guerre, elle ne pouvait dormir, sans avoir une lampe (pas seulement une veilleuse) allumée dans sa chambre. La guerre l'a endurcie – abrutie, dit-elle. Elle est un peu moins sensible aujourd'hui. – Il ne faut pas confondre ces terreurs nerveuses avec le manque de courage. Audoux ne craint pas le danger réel, elle craint l'innommé. – Maintenant, je comprends une des raisons pour lesquelles elle veut avoir toujours un enfant avec elle.)

novembre 2014

Bernard Duchatelet est professeur émérite de l'université de Brest. Il est l'auteur de « Romain Rolland tel qu'en lui-même », Ed. Albin Michel, 2002. Il est président d'honneur de l'Association Romain Rolland.